

## Des catastrophes collectives au sujet catastrophé

Compte rendu de la séance inaugurale du 6 octobre rédigé par Mathilde Kalt

**Intervenants :** Jean-Christophe Weber et Tatiana Victoroff

La première séance du séminaire de recherche *Des catastrophes collectives au sujet catastrophé* a réuni **Jean-Christophe Weber**, professeur de médecine et chercheur en sciences humaines, et **Tatiana Victoroff**, Maître de conférences en Littérature Générale et Comparée. Ensemble, ils ont introduit une réflexion commune sur la manière dont les catastrophes, qu'elles soient naturelles, humaines ou intimes ; bouleversent à la fois les sociétés, les corps et les imaginaires, tout en opérant des réflexions alliant médecine, philosophie, éthique, littérature et arts.

Ce séminaire de recherche s'inscrit à l'occasion du **40ème anniversaire** de la catastrophe de Tchernobyl, survenu en avril 1986, la séance d'introduction a donc pris appui sur cette catastrophe ainsi que ses répercussions dans le monde.

Nous pouvons noter que le séminaire de recherche est **collaboratif**. Il est donc tout à fait possible de demander la parole auprès des deux professeurs afin de traiter le sujet sous un axe différent.

### Jean-Christophe Weber : penser le sujet catastrophé

Jean-Christophe Weber a ouvert la séance en évoquant le sujet catastrophé, demandant s'il est possible de vivre une catastrophe seul et a questionné son expression, le langage qui s'y trouve autour. Il s'est demandé ce que valent les témoignages de ces désastres, ou les témoignages qui se trouvent dans l'après coup ainsi que dans des drames qui peuvent être invisibles. **Tchernobyl** fait partie d'une « **constellations de catastrophes** » pour le conférencier. Il considère que cet événement n'est pas seulement un drame technologique : il représente un **tournant moral et politique**, un accélérateur de la prise de conscience du risque nucléaire et du danger climatique.

Après une catastrophe on peut observer des signes de recomposition, au-dessus des traces et des conséquences de catastrophes qui peuvent être invisibles mais qui sont encore là et qui laissent potentiellement des traces mortelles. L'explosion de la centrale de Tchernobyl a mis au jour des **zones d'ombre**, dissimulation d'informations, débats sur la vérité scientifique, tout en révélant la difficulté qu'ont les sociétés à penser et à assumer leurs propres désastres.

Tchernobyl a également marqué le début d'une **prise de conscience écologique** : la catastrophe locale s'est transformée en symbole, révélant la fragilité des systèmes de soin, de pouvoir et de responsabilité.

Weber a ensuite interrogé le **langage de la catastrophe**. À force d'en parler, ne risque-t-on pas d'en affaiblir le sens ? Existe-t-il une grammaire de la catastrophe ?

Le mot recouvre aujourd'hui des réalités très différentes :

- Les **catastrophes naturelles** (inondations, tempêtes, tsunamis, séismes),
- Les **catastrophes humaines ou technologiques** (guerres, pandémies, accidents industriels),
- Les **catastrophes intérieures**, celles du corps ou de la psyché, quand la maladie ou le traumatisme font vaciller l'équilibre vital ou mental d'un être.

Dans tous les cas, l'effondrement fait naître un « **sujet catastrophé** », un être confronté à la perte de **repères** et du **sens**. L'évènement catastrophe fait naître d'après Monsieur Weber un foisonnement de discours. Lorsqu'un désastre a lieu, le conférencier remarque qu'il y a une rupture de l'impression que la vie est **stable** chez les sujets catastrophés. Il observe que lorsqu'il y a rupture de sens, il y a remise en question de tout ce qui entoure le monde, causant une profusion de discours raisonnés qui tentent de comprendre l'**enchaînement** de causes et des **raisons** dans l'idée de comprendre ce qu'il s'est passé et d'empêcher une répétition de drame. L'idée est que ce qui a eu lieu n'aurait pas dû avoir lieu et ne devrait plus avoir lieu.

Pour Jean-Christophe Weber, elle provoque d'abord une **sidération**, un moment de mutisme ou de choc, où le monde semble suspendu, avant de susciter une prolifération de discours cherchant à comprendre, expliquer ou prévenir.

S'appuyant sur la psychanalyse, Weber a évoqué cette idée paradoxale : **la catastrophe redoutée a parfois déjà eu lieu**, inscrite dans le corps ou dans l'histoire intime avant même qu'elle ne soit reconnue. L'effondrement ne se situe pas toujours dans l'avenir, mais dans le présent de la conscience qui le découvre enfin.

La **maladie** devient alors une forme exemplaire de catastrophe : rupture d'équilibre, effondrement de l'homéostasie, expérience d'un désordre qui oblige à repenser le soin. Comme pour Tchernobyl, il est souvent difficile de déterminer la vérité des faits entre certitudes médicales et toutes les controverses médiatiques. Dans ces situations, la catastrophe **mobilise autant qu'elle paralyse** : elle force à agir tout en laissant le sujet **démuni** devant l'ampleur du désastre.

La question que Monsieur Weber pose en ouverture est donc : faut-il être **catastrophiste** pour se prémunir des catastrophes ?

### **Tatiana Victoroff : représenter et sublimer la catastrophe**

Prenant la suite du séminaire en main, **Tatiana Victoroff** a déplacé la réflexion vers la **littérature et les arts**, en interrogeant leur rôle face aux désastres collectifs. Elle s'est appuyée sur une phrase de **Sigmund Freud** :

« Les poètes et les romanciers sont de précieux alliés ; ils connaissent bien l'âme humaine, car ils s'abreuvent à des sources que nous n'avons pas encore rendues accessibles à la science. »

L'art, selon Madame Victoroff, permet de **donner forme à l'invisible**. Il offre un espace pour dire ce qui dépasse la parole ordinaire : il peut **sublimer** la catastrophe, la transformer en œuvre, en image, en beauté mais aussi la banaliser.

Elle a pris pour exemple le tableau de **Karl Brullov**, *Le Dernier jour de Pompéi*, qui illustre la capacité de l'art à sublimer la catastrophe. À travers la composition, la couleur et la lumière, la scène de destruction devient presque harmonieuse : l'art ne nie pas la catastrophe, mais lui donne un sens esthétique.

La suite a montré que notre époque entretient un rapport ambivalent de crainte et de fascination à la catastrophe. Le **champignon atomique**, autrefois symbole de peur, circule aujourd'hui comme une image culturelle parmi d'autres, parfois même humoristique. Ce glissement traduit une **banalisation du désastre**, où l'effroi cède la place à la consommation d'images.

Cette fascination est aussi visible par le biais du **tourisme nucléaire**, ces visites de zones contaminées comme Tchernobyl ou Fukushima, où le public vient contempler les traces du désastre et le site d'explosion. Beaucoup d'artistes se sont glissés parmi les visiteurs. On étudie deux carnets de voyages : le premier de Laurent Michelot, photographe et historien qui participera à ce séminaire d'étude, qui se nomme *Tchernobyl : Visite post-apocalyptique* et le second de Dzianis Ramaniuk, photographe biélorusse auteur d'albums photos dont celui qui nous intéresse et qui se nomme sobrement *Tchernobyl*

Dans le premier album, on observe une visite post-apocalyptique, on voit des ruines, des crèches anéanties. La ville paraît fantomatique, tout semble vide et silencieux. Toute présence humaine est absente, on montre ce que la catastrophe a figé.

Le second montre que la vie reste possible, on observe des animaux et une nature colorée. Le regard intérieur de la catastrophe, la vision d'un photographe de proximité est que la vie reste possible. Il y a le passé et la possibilité d'un avenir par la présence de la nature qui semble reprendre ses droits.

Ces deux approches complémentaires semblent presque se répondre.

Le dernier qui s'intitule *Un printemps à Tchernobyl*, reportage dessiné d'Emmanuel Lepage, auteur de livres de bandes dessinées. Lepage est surpris de ne pas trouver la désolation dans ce lieu pourtant interdits à la vie humaine. Cet album témoigne de cette surprise. Ce récit de voyage nous donne l'impression de voir le printemps de Tchernobyl avec la ville qui semble renaître de ses cendres. Ceci nous donne une précieuse lecture de la catastrophe, non plus seulement comme fin, mais comme transformation du vivant.

Dans la dernière partie de son intervention, Tatiana Victoroff a évoqué les expériences autour du radium, de Pierre et Marie Curie à leurs usages médicaux, pour ouvrir une réflexion sur le désir de réparer la catastrophe. Ce thème rejoint celui de *L'Apprenti sorcier* de Walt Disney, métaphore d'une humanité qui, cherchant à maîtriser les forces qu'elle libère, se confronte à leurs conséquences incontrôlables avec la tentative d'une réparation.

À travers ces exemples littéraires et artistiques, Tatiana Victoroff a montré que **l'art ne se contente pas de représenter**. Il agit comme un moyen de **réparer symboliquement**, d'accompagner la mémoire et de rouvrir la possibilité d'un sens. Il peut en outre servir à poser des questions sur les avancées scientifiques comme l'a fait la série *Notre ami l'atome*, émission produite par Disney qui montre un éloge de l'atome et qui se termine au conditionnel, exprimant que si l'homme utilise l'atome avec sagesse, il sera notre ami. Position démentie l'année même de la sortie de la série, en 1957 avec la catastrophe nucléaire de **Kychtym**.

Le cœur de ce séminaire trouve donc tout un questionnement autour de la « **poétique** », développée par Jean-Claude Pinson : une éthique du langage poétique, où penser et panser le monde se confondent.

Cette séance inaugurale a posé les bases d'un séminaire centré sur la manière dont les **catastrophes collectives et individuelles** transforment nos façons de vivre, de penser et de créer. Jean-Christophe Weber et Tatiana Victoroff ont montré, chacun dans leur champ, que la catastrophe n'est pas seulement destruction : elle peut aussi devenir un **point d'origine**, une expérience à partir de laquelle se recompose la parole, l'éthique et le regard.